



SOUVENIRS DE SAVOIE :

## LE BOURGET, AUTOUR DU LAC



ANS son admirable poème de *l'Été*, Victor Hugo, chantant la saison de feu où

Tout ombrage alors semble dire :  
Voyageur, viens te reposer.

n'avait pas prévu les caravanes Lubin, les excursions à prix réduits, entraînant d'auberges en auberges, pendant trente-trois ou quarante-cinq jours, d'innombrables messieurs Perrichon et leurs familles.

Singulier repos que cette écrasante corvée où l'implacable itinéraire, comme la voix mystérieuse du légendaire Juif Errant, répète à ses victimes : « Marche ! Marche ! Le site est idéal, la chaleur accablante, peu importe ! il faut continuer ta route, te coucher tard, te lever tôt, avec l'effarement des trains à prendre, troublé par le changement des horaires, ahuri par un langage que tu ne comprends pas, mais, l'hiver venu, tu auras l'indicible satisfaction de parler de ton voyage « à l'étranger ».

Car les horizons de la terre de France ne suffisent pas à réaliser les rêves des confrères du héros de Labiche ; dédaigneux des merveilleux paysages du sol natal, de ses souvenirs et de ses légendes, ils s'en vont, leur Baedeker à la main, leurs coupons d'hôtel en poche, à travers les montagnes de la Suisse, du Tyrol, de la sauvage Écosse poétisée par Walter Scott, le romancier de leur jeunesse, ou, mieux encore, voir en Norvège le soleil de minuit.

Il faut être un *povre escrivain* pour oser avouer qu'on est amoureux du doux pays de France et s'en aller, flâneur, à petites journées, vers un but qui change souvent en chemin, se détournant de la route tracée pour visiter quelque ville ancienne, admirer un beau point de vue, demandant à chaque vallée, à chaque montagne, à chaque pan de murailles à demi-écroulées, un écho de notre histoire nationale, une émanation de l'âme immortelle de la patrie ; puis, comme les trouvères du vieux temps, s'arrêter à quelque hospitalière demeure, y apportant sa chanson et son rêve.

C'est ainsi que des invitations amies m'entraînèrent, l'an dernier, en Savoie, sur les rives du lac du Bourget.

Le lac, immortalisé par Lamartine, que les poètes décadents me le pardonnent ! a été ma première initiation poétique. Je devais avoir six ou sept ans quand, un soir d'été, une gâterie maternelle me

permet de prendre part à une promenade en bateau sur la Loire. C'était un de ces « soirs d'or », limpide et clair, dont parle le poète. La lune argentait les flots paresseux du grand fleuve, sur lesquels glissait, au fil de l'eau, le lourd bateau de pêcheur, frôlant au passage les branches des aulnes et des saules qui trempaient, dans l'eau étincelante, leurs délicats feuillages. Il se dégageait de cette lumineuse pénombre une si réelle grandeur que les banales causeries s'étaient arrêtées d'elles-mêmes, comme au seuil d'un temple, et l'on n'entendait d'autres bruits que les mille souffles de la nature ensommeillée, le clapotis de l'eau aux flancs de l'embarcation, le bruissement des feuillages, le froufrou d'ailes de quelques papillons de nuit; dans le lointain, l'aboiement d'un chien, le triomphant clairon d'un coq croyant saluer l'aube, et soudain, rompant ce magique silence, l'un des passagers entonna d'une voix vibrante :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour.

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence,  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Les flots harmonieux.

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir!

L'harmonieuse mélodie était déjà fort démodée, mais peu importait à ma petite âme toute neuve les arrêts de la mode! Elle subissait inconsciemment, simplement, le charme incomparable de ces belles strophes, qui lui paraissaient un des cantiques que les anges doivent chanter au Paradis. Haletant, blotti comme un oiseau contre ma mère, j'aurais voulu dire : encore! Mais la promenade était achevée; le bateau accostait au bout du parc et je m'endormis en rêvant de ce beau lac inconnu dont le souvenir ne me quitta plus.

Quelle impression allais-je éprouver en le voyant?

Ces flots de cristal, ces grottes profondes, ces rochers et ces bois répondraient-ils aux images que je m'en étais faites, ou bien, comme cela arrive si souvent, la réalité écraserait-elle l'idéal?

C'était donc avec une certaine angoisse que j'approchais du but de mon voyage. A Culoz, la ligne bifurquait d'un côté sur Genève, de l'autre sur

Modane. Nous prenons la route d'Italie, traversons lentement un pont au-dessous duquel bondit et écume le Rhône, courant vers Lyon et la Provence; puis la voie se resserre et bientôt, avec un bruit sinistre, le train s'engouffre dans un long tunnel. Un filet de lumière glisse enfin le long des parois et, brusquement, comme sous le coup de baguette d'une fée, le lac apparaît.

Un cri d'admiration sort de toutes les poitrines. Impossible de rêver plus magnifique spectacle.

La double ligne de fer ourle la rive de si près qu'on entend le murmure des flots de saphir qu'irradie le soleil couchant. De l'autre côté du lac se dresse le mont du Chat, avec ses sommets sauvages, abrupts, presque sans ondulations. A son extrémité orientale pointe une roche grise.

— C'est la Dent-du-Chat, dit un voyageur complaisant.

Et, enchanté de jouer près de ses compagnons de route le rôle de cicerone, il ajoute, désignant une masse blanche qui se détache sur le fond de verdure d'un promontoire, en bas d'un des contreforts de la montagne :

— Voici Haute-Combe, le Saint-Denis des princes de la maison de Savoie.

Mais déjà l'abbaye a disparu; le train qui nous emmène à toute vapeur, emblème de la rapidité de cette vie, dont les minutes semblent parfois si longues, fait défiler devant nos yeux ravis d'autres aspects de la montagne et du lac. Emergeant au-dessus d'une falaise verdoyante se dessine un burg crénelé.

— Le château de Bourdeau, dit notre guide improvisé, — et j'écoute, curieux d'entendre, avide de voir, et notant au hasard impressions de l'âme, souvenirs historiques et vieilles légendes, — c'est un des plus jolis buts de promenade de la région. De la terrasse, on a une vue si splendide que la reine Victoria, pendant un de ses séjours à Aix, a eu le désir de louer le château pour y passer une saison. Mais on l'a effrayée avec les difficultés d'accès, le manque de communications rapides. Le télégraphe est inconnu à Bourdeau, la route qui y mène du Bourget est longue et montueuse, et le lac est si souvent mauvais que la traversée d'Aix est parfois impossible.

Oh! faiblesse humaine! un sourire vaniteux glisse sur mes lèvres. Je vais à Bourdeau. Les amis dont l'aimable invitation m'a entraîné vers ce beau lac aux eaux de saphir et de turquoise, n'ayant pas à compter avec les soucis de la royauté, sont les propriétaires momentanés de ce vieux burg, et je suis quelque peu flatté de penser que je vais être l'hôte d'une demeure quasi royale.

Aussi brusquement qu'il nous était apparu, le féérique panorama s'évanouit derrière une muraille de rochers et nous nous enfonçons dans la montagne, avant d'arriver à la gare d'Aix, où descendent de belles dames, avec des cargaisons

de malles de toutes formes et de toutes grandeurs. Et ce sont des réclamations dans toutes les langues, à se croire à Babel, de biblique mémoire ! Les employés, ahuris, se montrent d'une patience évangélique, qu'explique peut-être l'espérance de générosités de boyard ou de milord.

Enfin nous revoici en route. Une route banale, sans intérêt, la colline de Tresserves masquant la vue du lac ; mais, peu importe, je touche au but. C'est à la halte du Viviers, entre Aix et Chambéry, que m'attend la voiture qui doit me conduire à Bourdeau. Mon bagage est moins long à descendre que celui des baigneuses d'Aix, et bientôt nous dévalons la pente très rapide qui descend de la station vers le Bourget.

Le soleil, tout à fait à son déclin, met une note de vermeil pâle sur la riante vallée qui s'étend à gauche, au delà Chambéry, fermée par les cimes neigeuses des Alpes. Des ombres violettes envahissent ces âpres sommets, enveloppant, fondant leurs arêtes dans une teinte infiniment douce. Dans le ciel, d'un bleu très clair, flottent de petits nuages pourpres, que Lamartine a comparé « aux plumes ensanglantées qui se détachent de l'aile d'un cygne déchiré par les aigles ».

A l'horizon, scintille l'étoile du Berger, ravivant le souvenir de ces beaux vers de Musset :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,  
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,  
De ton palais d'azur, au sein du firmament,  
Que regardes-tu dans la plaine ?

Que cherches-tu sur la terre endormie ?

Toi qui regardes au loin le pâtre qui chemine,  
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,  
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?

Nous ne rencontrons ni pâtre, ni troupeaux. Mais nous croisons de grandes charrettes, lourdement chargées d'une sorte de roseaux séchés. Ces roseaux, qui poussent en abondance dans les marécages des bords du lac, portent dans le pays le nom de « blaches ». De beaux bœufs traînent lentement les lourdes voitures, que suivent faneurs et faneuses, en chantant ces lentes mélodies des pays de montagnes, d'une très primitive harmonie, mais qui entendues dans le lointain, au crépuscule, ont un charme indéfinissable.

Sur le fond sombre de la montagne se détache l'élégante flèche romane du clocher du Bourget.

De doctes et savants personnages affirment que, sur l'emplacement actuel de l'église, il y avait, au temps de l'occupation romaine, un petit temple dédié à Mercure, et ils en donnent pour preuve une inscription qu'on voit encore dans la crypte.

Lorsque la Bonne Nouvelle Évangélique eut franchi les montagnes de *Sabaudia* (c'était le nom que les Romains donnaient à cette partie de la Gaule, le temple païen fut démoli et ses matériaux servirent à construire une chapelle.

En ces temps reculés, le village du Bourget s'élevait sur les pentes de la colline de Saint-Jean, un des contreforts du mont du Chat, et la plaine baignée par le lac s'appelait Maltacena.

Vers l'an 1030, le fondateur de la maison de Savoie, le comte *Humbert aux Blanches-Mains*, donna ce territoire de Maltacena à Odilon, abbé de Cluny, pour qu'il y établisse un prieuré.

Pendant plus de quatre cents ans, les religieux, fidèles à la mission que leur avait confiée le comte Humbert et ses successeurs, partagèrent leur temps entre la prière et le travail, les uns défrichant, assainissant le delta que forme l'embouchure de la Leysse, petite rivière qui descend de Chambéry vers le lac ; les autres enluminant de précieux manuscrits, transcrivant les hauts faits de la vaillante maison de Savoie. Peu à peu, les habitants du Bourget étaient descendus de leur colline pour se rapprocher du bienfaisant voisinage des moines, et, insensiblement, le nom de Maltacena fut remplacé par celui du Bourget.

En 1470, le gouvernement du prieuré était entre les mains d'Odon de Lyriex, le descendant d'une des plus nobles familles du Bugey ; très artiste, aimant passionnément son église et son couvent, le prieur les remania dans le beau style gothique flamboyant de son époque, consacrant à cette œuvre toute sa fortune personnelle. Aussi voit-on partout, dans l'église et dans ce qui subsiste des cloîtres, l'écusson des Lyriex : de gueule au chevron d'or.

A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, le fléau de la Commende ayant dépeuplé et appauvri le prieuré du Bourget, les ducs de Savoie le donnèrent aux Jésuites de Chambéry. Lorsque, en 1773, les souverains d'Europe, se liguant contre les fils de saint Ignace, arrachèrent à Clément XIV la dispersion de la Compagnie de Jésus, les revenus de l'ancien prieuré furent attribués aux Frères, et l'église devint paroissiale. Les Frères ne jouirent pas longtemps de ce don royal. Un cyclone autrement terrible que les tempêtes des lacs et les avalanches des montagnes allait fondre sur la catholique Savoie.

Le voisinage de Genève, l'asile de tous les novateurs politiques, le long séjour de Jean-Jacques Rousseau à la porte de Chambéry avaient familiarisé la bourgeoisie et le peuple avec les théories égalitaires et libérales qui remuaient alors la France.

« Ce qu'il y a de déplorable, écrivait Joseph de Maistre à son ami le marquis de Costa, en lui racontant les scènes atroces dont Paris était le théâtre en 1790-91, c'est que le mal est contagieux, et notre pauvre Chambéry est déjà bien gâté ».

Le 22 septembre 1792, le jour même de la proclamation de la République, les troupes françaises, campées depuis le mois d'avril dans le Dauphiné et le Bugey, franchissent la frontière savoisiennne près de Grenoble. Réveillé en sursaut

par le bruit de la fusillade, le général sarde de Lazary veut essayer de prendre position sur la rive droite de l'Isère, « mais Montesquiou ne lui en laissa pas le temps ; une marche rapide l'amena le jour même à Chambéry et coupait l'armée piémontaise en deux tronçons.

« L'amour du changement et la peur qu'inspirait un groupe de Jacobins bien connus avaient d'avance paralysé toutes les résistances... le pays était moralement conquis ». En toute vérité, le général Montesquiou pouvait écrire dans son rapport à l'Assemblée nationale : « La municipalité de Chambéry m'attendait à la porte de la ville pour m'en remettre les clefs. Le chef de la municipalité m'a exprimé les sentiments d'attachement et de respect du peuple de Savoie pour la France. »

Peu de jours après arrivaient, dans l'ancienne capitale du duché de Savoie, quatre commissaires envoyés par la Convention pour organiser « à la française » le nouveau département du Mont-Blanc. Le culte catholique fut officiellement aboli, ainsi que les ordres religieux et, « au nom de la République une et indivisible », des bandes d'hommes, en bonnet rouge et en carmagnole, s'abattirent sur les églises et les abbayes, faisant main basse sur les pieux trésors accumulés depuis des siècles, sous prétexte « d'anéantir la superstition ».

Le Bourget est bien trop voisin de Chambéry pour ne pas avoir subi des premiers l'invasion de ces modernes Vandales. Les tombes des religieux furent violées, les reliquaires, les vases sacrés, d'or et d'argent merveilleusement ciselés, enrichis d'émaux et de pierres précieuses, furent envoyés à la Monnaie; les verrières, les statues de saints furent brisées. On fit un feu de joie des archives du prieuré, de ses vieux manuscrits aux pages fleuronées d'arabesques et de miniatures. Les habitants du village assistaient, consternés et terrifiés, à cette scène de désolation. Cependant l'un d'entre eux, subissant la contagieuse folie, se joignit à la bande d'iconoclastes pour renverser une colossale statue de pierre de saint Benoît. S'il faut en croire la légende du pays, il fut promptement puni de son sacrilège. Dans l'année même il périssait écrasé sous un lourd chariot.

Le prieuré, vendu aux enchères comme bien national, devint un bâtiment de ferme; après le Concordat, l'église fut rendue au culte; elle était bien endommagée. Mais il lui restait encore son merveilleux jubé, et c'est une main ecclésiastique qui allait détruire cette dentelle de pierre épargnée par la Révolution. En 1842, avec cette inconscience des choses d'art qu'ont malheureusement trop souvent les curés de campagne, l'abbé Dupont fit démolir ce jubé, qui lui semblait en-

combrant. Les admirables bas-reliefs, représentant la vie de Notre-Seigneur, furent relégués dans un coin. La balustrade en bois sculpté, coupée, rajustée par le menuisier du pays, fut transformée en table de communion; quant aux pierres, si délicatement fouillées, on les jeta dans la crypte, comme de vulgaires moellons. A part les clefs de voûtes armoriées, plus rien ne rappelait le souvenir de l'ancienne élégance de l'église d'Odon de Lyrieux.

En 1875, d'importantes réparations étant devenues indispensables, le curé eut la bonne inspiration d'en confier la surveillance à l'un de ses paroissiens de la saison d'été, un architecte fort en renom de Chambéry, qui remit en valeur tout ce qui restait de l'œuvre d'Odon de Lyrieux.

Les bas-reliefs, débarrassés de la mousse qui les rongait, sont maintenant dans le chœur où on peut les admirer tout à loisir. Quelques débris d'un beau vitrail du <sup>xv</sup>e siècle, provenant de l'ancienne chapelle du château, ont trouvé leur place dans une fenêtre près de l'autel de la Sainte-Vierge. La pierre tombale du prieur de Lyrieux, retirée des décombres au milieu desquels elle gisait, a été encastrée dans la muraille, à l'entrée de l'église, suprême hommage rendu à une mémoire trop longtemps ensevelie dans l'oubli.

L'habitation des moines n'a pas eu la bonne fortune de devenir le presbytère. Elle est restée, comme au temps de la Révolution, un bâtiment de ferme. Le cloître, qui conduisait des appartements du prieur à sa tribune dans l'église, sert de grenier à fourrage; au rez-de-chaussée, entre les piliers fuselés, sous les voûtes aux délicates nervures, s'entassent les fagots de sarments, les instruments aratoires, et la fourche d'un rustre écorne ce qui reste des fines sculptures d'autrefois!... Le pauvre couvent n'a même pas cette poétique auréole que la nature met aux vieilles demeures délaissées par les hommes. « Les fleurs qui s'effeuillent et dont les étamines pleuvent sur les tombes; le balancement des draperies vertes qui tapissent les murs; l'écho sonore et répercuté des pas du visiteur sur les souterrains où dorment les morts (1) », ce je ne sais quoi de mystérieux et de pénétrant qui entraîne l'âme, presque à son insu, vers ce Dieu infini et éternel dont la présence ne paraît jamais aussi sensible que dans cet effondrement des œuvres des hommes!...

JACQUES DE LA FAYE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Lamartine. *Raphaël*.



## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE



OUT à coup, elle s'arrête, se trouvant au milieu des croix, devant le tombeau de sa grand'mère. Son front s'incline sur ses mains jointes, puis son regard se relève pour relire, comme chaque fois, le nom aimé figé dans le marbre. Ainsi, souvent, sur les tombes que l'on aime, on ne se lasse pas de creuser du regard chacun des moindres détails, chaque lettre du nom, chaque chiffre de l'âge et de la date, chaque reflet du marbre et du fer, chaque tige de fleur et chaque brin de mousse. L'œil de Madeleine descend de la croix aux touffes d'arbustes et de primevères entretenues dans une jardinière de marbre, au-dessus de la large pierre sur laquelle la famille vient, au 1<sup>er</sup> janvier, de renouveler les couronnes. Madeleine les connaît bien toutes trois : la plus grande choisie par M. et M<sup>me</sup> d'Altemare; puis la sienne à elle-même, pareille à celle dont son écervelé de frère a cependant pensé à lui donner la commission.

Mais quelle est donc cette quatrième, à demi dissimulée derrière les fleurs? Une ancienne oubliée là? Non, elle est nouvelle, elle est toute fraîche, cette couronne inconnue. Quelle main ignorée a pu venir la déposer?...

Et pourquoi, à sa vue, ce choc en plein cœur? — C'est Pierre!...

Ce cri, avec une force irrésistible, s'échappe des lèvres de Madeleine sans qu'elle le veuille, sans qu'elle y pense, sans qu'elle ait réfléchi ni cherché un instant.

C'est Pierre!

Et, à travers la grille, elle étend le bras, s'écroule les mains, prise d'un désir fou de voir de plus près, de toucher cette couronne.

Pierre est donc revenu du Tonkin, sans qu'elle le sache?

Non! ce n'est pas possible! Et il serait venu là, si près, sans aller au château, sans chercher à la

voir? C'est encore plus impossible... Non, Pierre n'est pas revenu... Dieu! que j'ai eu peur!

Elle se relève, entendant des pas. C'est un des jardiniers. Il pourra peut-être lui dire qui est venu apporter ce souvenir sur la tombe de M<sup>me</sup> de Mallevall.

— Je n'ai rien vu, moi, madame; seulement on m'a conté, dans le village, qu'un grand monsieur blond, un officier décoré, tout jeune, était venu demander où l'on avait enterré madame. Un gamin l'a conduit, mais il l'a renvoyé tout de suite avec une pièce.

C'est lui, c'est bien lui! Son cœur le lui avait dit. Pierre est donc revenu! Alors, comment n'a-t-il pas cherché à la revoir, à l'embrasser au retour comme au départ?...

Ses mains jointes se tordent... Ciel! cet anneau qui lui meurtrit le doigt! Elle avait donc tout oublié : Céral; les longs mois écoulés, ses promesses violées...

— Oh! Pierre n'est pas venu à moi parce qu'il sait tout!... Et je ne suis qu'une misérable!...

### XXVI

Non, Pierre ne savait rien! Blessé pendant la campagne d'été, il avait été transporté à Hanoï où après plusieurs semaines languissantes, mornes, désespérées d'isolement, il avait eu une exquise surprise : la visite de Faubert!

Celui-ci, en effet, revenait d'Amérique par le chemin des écoliers. Immédiatement après le départ de Pierre, qu'il avait vainement demandé à suivre au Tonkin, il s'était fait envoyer dans le Sud-Oranais. De là, après une brillante colonne, il était parti pour les Etats-Unis, avec un congé de six mois, et s'était ménagé de fermer son itinéraire par Hanoï, pensant bien que son retour pourrait coïncider avec celui de son ami.

Son arrivée eut sur l'état de Pierre la plus heureuse influence; ce fut comme un coup de fouet plein de vigueur et d'entrain, qui le rendit presque aussitôt transportable; et, en même temps que son ordre de retour en France, il eut l'immense bonheur de recevoir, à l'hôpital, la croix si ardemment désirée.

Oui, son bonheur était immense quand il se rembarqua avec son ami. Décoré, il rentrait pour chercher Madeleine! Cette pensée et l'air pur de la mer achevèrent vite son rétablissement. Au bout des quarante jours de traversée, il se sentait absolument ressuscité, et c'est à pleins bords qu'il buvait la vie et l'espoir en guettant avidement du pont du *Colombo* les premières brumes de la côte française. Enfin!

Enfin! voilà dix-huit mois qu'il attend ce bonheur, qu'il le savoure, qu'il s'en représente et en déguste d'avance chaque vibration. Quelle douce compagnie lui ont tenue ces visions, dernièrement surtout, pendant ses longues heures d'hôpital. Et le rêve est devenu la réalité : c'est bien lui, et c'est bien le présent. Enfin! Oh! oui. Enfin!

Personne ne l'attend à Marseille; il le sait, puisque Yves est en mer, Faubert avec lui, Alix avec ses quatre enfants à Kerhédren. Il a hâte, néanmoins, d'être au port, de débarquer, de reprendre possession de ce sol.

Le train du soir les emporte vers Paris, et le lendemain matin, Pierre, tout vibrant d'émotion, ne voit son ami s'éveiller qu'un peu avant dix heures, dans le brouhaha de l'entrée en gare à P.-L.-M.

— C'est entendu, je m'occupe d'emmener ton paquetage avec le mien et je te laisse à tes amours. A ce soir! Je trouverai moyen de te coucher, sois tranquille.

Et Faubert entre dans la salle des bagages, pendant que Pierre, sa valise à la main, hèle une voiture pour se faire conduire à un hôtel quelconque du quartier de la Madeleine.

A une heure, il est boulevard Haussmann, en tenue, le sabre au côté, sous la médaille et la croix, dont il veut offrir les prémices à Madeleine. Son déjeuner l'a peu occupé, mais il n'a pas eu trop de deux heures pour sa toilette, pour mettre à sa barbe et à sa tenue tout entière des exagérations de raffinement dédaignées depuis si longtemps.

Sur son chemin, à Paris, comme la veille à Marseille, on se retourne pour le regarder :

— Quel beau garçon! Voilà un soldat! La médaille du Tonkin. Et la croix, si jeune!

Pierre n'entend rien; il ne pense qu'au but vers lequel il marche à grands pas.

L'appartement est ouvert. Dieu soit loué. Ils sont à Paris.

— M<sup>me</sup> de Malleval?

Le domestique regarde Pierre avec effarement; puis, le reconnaissant :

— Ah! pardon! Monsieur de Kerhédren, n'est-ce pas? Monsieur arrive de là-bas? Il ne sait pas que M<sup>me</sup> de Malleval est morte il y a un an passé.

— Morte!

Pierre sent une douleur étrange l'envahir; des larmes lui montent aux yeux, et il devient si pâle que le valet de chambre, un vieux brave homme

qui avait jadis soupçonné bien des choses, n'ose pas achever la phrase qu'il commençait sur le mariage de Madeleine.

Après quelques questions sur la fin de la vieille dame et l'endroit où elle repose :

— Et M<sup>me</sup> d'Altemare est-elle ici?

— Je prépare l'appartement. Ces dames y rentrent cette semaine pour repartir très vite, je crois, vers Cannes.

— Elles sont à Mont-Evron?

Pierre saute en voiture, s'arrête passage de la Madeleine pour acheter une couronne, qu'il ne laisse même pas le temps d'envelopper, et, sans perdre une minute, arrive pour le train de Mont-Evron, le cœur brisé d'un étonnant mélange de regrets, de craintes et d'ardentes émotions. Pauvre Madeleine! Comme elle a dû pleurer! Madeleine! Il va revoir Madeleine! C'est donc là la raison de ce silence. Pauvre chère vieille femme! Elle lui eût si bien servi d'interprète! C'est tout de même à elle qu'il veut s'adresser avant tout.

Un gamin le conduit de la gare au petit cimetière, où il devine tout de suite la tombe qu'il cherche à la haute croix de marbre et aux fleurs qui s'épanouissent au-dessous d'elle.

— C'est bien, petit, va, je te remercie.

Et, le képi sous le bras, il met une pièce blanche dans la main du bonhomme, qui se sauve enchanté. Il s'approche alors et s'agenouille lentement sur le sol glacé.

Un long instant s'écoule, puis il se relève, cache discrètement sa couronne derrière les fleurs, et s'éloigne rapidement dans la direction du château.

Il ne fait pas le long trajet rectiligne de l'avenue sans être aperçu des fenêtres. M<sup>me</sup> d'Altemare, toujours l'œil à tout, vient de reconnaître l'uniforme dangereux et, avant même de soupçonner celui qui le porte, elle sent qu'il faut redoubler d'attention. Elle se rend compte plus que jamais combien ce bonheur qu'elle a donné à sa fille est fragile.

La silhouette au pas rapide devient de plus en plus nette. Ciel! cette haute stature, cette belle tête fière, ces moustaches blondes... c'est lui! Lui de retour! Lui ici! Que faire?

Sa raison toujours si froide s'égare; elle n'a plus d'idées, ses mains tremblantes lâchent son ouvrage...

— Non! je suis trop bête! Et il n'y a plus un moment à perdre.

Elle jette un coup d'œil dans le salon : Madeleine, enfouie dans un fauteuil, lit près de la cheminée. Céral est assis en face d'elle.

— Paul, voulez-vous sonner deux coups? J'ai oublié d'expliquer quelque chose à Baptiste. C'est assommant!

— Ne puis-je le faire pour vous?

— Merci, mon ami. Il faut que j'y aille moi-même

Et, sans même attendre le domestique, elle sort au-devant de lui :

— Voyez qu'on ne reçoive personne. Et ce monsieur qui arrive là, dans l'avenue, ne le recevez jamais sans que je vous le dise moi-même. Dites-lui que tout le monde est sorti, ces messieurs aussi, qu'il n'y a personne et que nous partons pour le Midi. Vous monterez tout de suite ses cartes dans ma chambre.

C'est ainsi que Pierre, désespéré de ce qu'il croyait pourtant n'être qu'un retard et une mauvaise chance, avait été renvoyé, et que Madeleine avait, le lendemain, découvert sa couronne, sans autre trace de son passage.

De retour chez lui, il écrit à Mme d'Altemare, la suppliant de lui accorder un rendez-vous avant de partir pour le Midi et lui demandant la permission de lui rappeler sa visite d'adieu à Mont-Evron et le « au revoir » qui lui avait été dit.

Quand il passe chercher sa réponse boulevard Haussmann, il trouve porte close, tout le monde envolé pour Cannes.

Fort triste, il se décide alors à donner quatre jours à Kerhédren, où on l'attend avec tant d'impatience, et où il est fêté avec un bonheur et une affection qui le remettent un peu. Puis le médecin lui conseillant de finir la saison froide dans le Midi, pour éviter une trop grande transition, il saisit ce prétexte et part, promettant de donner une longue partie de son congé à ce cher milieu de famille, après le mois qu'il s'en va passer sur la côte de la Méditerranée.

## XXVII

En arrivant à Cannes, Pierre a trouvé tout de suite le renseignement qu'il désirait; il n'a eu qu'à ouvrir la liste des étrangers pour voir à la lettre A :

— Baron et baronne d'Altemare, villa des Palmiers.

Il passe la soirée sur la Croisette, entre la mer qui vient là tout près chanter doucement, et la lune qui s'y baigne en paillettes. Un immense apaisement a remplacé sa fièvre d'impatience; il sent que son bonheur ne peut plus lui échapper, qu'il en est tout proche, et alors il ne se hâte plus, il se laisse aller à la jouissance qui l'envahit dans ce cadre admirable, doucement alangui par le mystérieux charme de la nuit si claire et si pure. Son âme remercie le Ciel, son regard va de la mer tranquille aux villas, dont il cherche à lire le nom et à pénétrer la vie intérieure.

Si c'était, en effet, dans celle-ci qu'est Madeleine? Ou celle-là? Ou celle-là?... Est-ce possible : « Villa des Palmiers? » Non : il a mal lu... Si! La lumière blanche et crue rend l'inscription aussi nette qu'en plein jour

Oh! Madeleine!

De ses deux mains, il comprime les battements de son cœur, prêt à éclater, et se laisse tomber sur un banc, en face de cette porte qui l'attire comme un irrésistible aimant.

La revoir, enfin!

Entrera-t-il?... Il tire sa montre : Neuf heures. Rien ne s'y oppose. Mais arriver dans ce cercle de famille, revoir Madeleine en même temps que l'accueil banal, sinon froid, de Mme d'Altemare? Ce n'est pas ainsi qu'il a rêvé, qu'il veut ce revoir, et il saura attendre une nuit, quelques heures encore après tant d'autres!

Il revient s'asseoir et reste longtemps immobile, limpide baigné par l'air pur de la nuit et de la mer.

C'est bon d'être là tout près, de désirer, de savoir que l'on aura, et de n'avoir pas encore!

Il suit le mouvement des lumières qui ont déserté les fenêtres du premier étage pour filtrer bientôt à travers les volets du second. Il comprend qu'on a quitté le salon pour les chambres, et que s'il voulait sonner maintenant, comme il a failli le faire tout à l'heure à plusieurs reprises, ce serait trop tard, on le renverrait. Cela lui serre le cœur d'un affreux regret. Et cependant, tant mieux : il n'aura plus à lutter contre une tentation vaine.

Quelle doit être la fenêtre de Madeleine?

Il croit la deviner, et son regard ne la quitte plus. Il se représente la jeune fille à genoux, priant pour les absents, s'attardant peut-être dans ce souvenir, puis dénouant ses cheveux dorés... puis... la lumière s'éteint.

La tristesse cherche à descendre dans son cœur en même temps que l'ombre dans la villa, qui ne tranche plus sur les fonds obscurs qu'en une tache froide d'un blanc uniforme. Il se sent si seul dans cette nuit!

Mais c'est l'espérance qui l'emporte : demain! O mon Dieu, demain!

Avoir tant souffert, avoir tant attendu, et pouvoir se dire : Demain! Tout est oublié, et il n'est plus qu'heureux, si heureux qu'il craint de mourir avant le lever de ce rêve, de cette journée du lendemain.

Combien lui reste-t-il d'heures avant de revenir épier Madeleine, auprès de cette maison, dont il n'arrive pas à s'éloigner?

Tout est silence autour de lui; on n'aperçoit plus ni promeneur attardé, ni lumières; il craint de consulter sa montre.

Tout à coup, dans l'air tranquille, vibre distincte, malgré la distance, la sonnerie de Mont-Chevalier qu'apporte la brise d'ouest : douze coups!

Pour Cannes, c'est une heure inavouable. Pierre trouve l'hôtel éteint, fermé; et il a toutes les peines du monde à rentrer chez lui.

Quelle nuit délicieuse! Quels rêves exquis!

Quoi qu'il arrive, il n'oubliera pas cette soirée

de quiétude, d'espoir, de ravissement intime et solitaire, vraie préface digne du bonheur qu'il attend.

D'ailleurs, dans son mélange vague de craintes, d'espoir, d'indicibles battements, la préface du bonheur n'est-elle pas presque toujours plus douce encore que ce qu'on appelle le bonheur lui-même???

## XXVIII

Pierre se sent trop heureux. Cela lui fait peur par instants, quand il se ressaisit, s'interroge et s'analyse.

A huit heures, il n'a pu lutter davantage, il a déjà repris son poste d'observation, mais le banc de la veille lui semble trop en vue, et c'est en allant et venant, en se dissimulant avec soin qu'il surveille les approches de la villa.

Les volets s'ouvrent. Le laitier, le boulanger, et autres visiteurs du même acabit, se succèdent; le temps passe; Pierre commence à frémir d'impatience et de crainte :

Si Madeleine allait ne pas sortir? Elle aimait tant jadis, cependant, l'air matinal! Et elle lui avait maintes fois raconté qu'elle n'y résistait jamais, au bord de la Méditerranée surtout. Et il fait si beau aujourd'hui, si bon!

Dans le bleu du ciel, le soleil monte de plus en plus chaud, éblouissant, sur la mer immobile et sur le sable de la Croisette, qui étincelle comme de la poussière de diamant. L'Esterel est enveloppé d'une fine brume dorée, présage d'un beau jour; le vent très doux ne vient plus du large qu'en rares bouffées... Pierre s'arrête tout à coup haletant.

La grille de la villa des Palmiers vient de s'ouvrir : Madeleine traverse la Croisette, un pliant et un livre à la main. Elle s'approche de la mer, regarde un instant, puis s'éloigne en suivant le bord de la levée jusqu'à une petite brèche par laquelle elle descend sur le sable même, où viennent mourir les dernières ondulations du golfe. C'est sa place habituelle. Là, elle est tranquille, hors de tout regard, de toute visite, abritée par la digue, et ne voyant plus que la mer.

Pierre cherche un passage moins en vue pour la rejoindre, mais, n'en trouvant pas d'autre, il saute de deux mètres sur le varech et revient doucement sur ses pas, jusqu'à ce qu'il s'arrête de nouveau, n'osant rompre le charme de l'attente prochaine.

Tout à coup, elle lève les yeux, ses traits se contractent dans une angoisse de désespoir fou; elle étouffe un cri et tombe à la renverse.

Pierre la relève dans ses bras :

— Oh ! Madeleine ! vous retrouver enfin ! Comme

je vous aime ! Et comme nous allons être heureux !

Mais, se dégageant, elle se raidit, et arrive à retenir ses forces, qui s'égarent avec sa raison.

— Monsieur, au nom du Ciel ! que faites-vous ! Vous ne savez pas ? Comment ! Vous ne savez donc pas ? Laissez-moi, je vous en prie !

A ces paroles sèches et saccadées, Pierre, confondu, fait un pas en arrière.

— Vous ne savez donc rien, monsieur de Kérhédren ? J'étais si sûre que vous saviez tout : cette bague... M. de Céral...

Sa voix étranglée n'en peut dire davantage, mais elle étend la main, et le regard de Pierre tombant sur son saphyr :

— Qu'est tout ceci, Madeleine ? Pourquoi me faites-vous tant de mal ? Pourquoi me recevoir ainsi quand je souffre depuis de si longs mois de votre absence ? Vous savez bien que je ne crois pas à cette affreuse plaisanterie. Vous, fiancée à Céral ? Allons donc ! Otez-moi cela tout de suite !

Elle essaye de parler, mais le tremblement qui agite tout son corps la paralyse.

Elle se laisse aller sur le sol.

— De grâce, Pierre, retirez-vous. Laissez-moi. Je vais mourir.

— Mais qu'avez-vous donc ? Vous me rendez fou ! Que s'est-il passé ? Quoi qu'on veuille vous imposer, ne craignez plus rien, me voici de retour.

A genoux, il saisit la main blanche qui pend, inerte, et cherche à en retirer le saphyr ; il découvre alors l'anneau d'or sous la bague de fiançailles.

— Madeleine, voyons, par pitié, parlez-moi. Est-ce que je rêve ? Est-ce que je suis devenu fou ?... Non ! assez, assez, je ne puis voir cela. — Et d'un geste furieux, il arrache les deux bagues. — Dites-moi que rien n'est changé, je vous en supplie. Dites-moi que je n'aurai pas à regretter la mort qui m'a cherché vingt fois. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Toujours et partout, comme j'ai vécu pour vous.

Son visage s'approche de nouveau de celui de la jeune femme, qui reste glacée, inerte, puis murmure tout à coup :

— Au nom du Ciel, Pierre, croyez-moi. Et tâchez de me pardonner, car si je suis bien coupable, je suis encore bien plus malheureuse. J'ai tant souffert, moi aussi, de votre éloignement, de votre silence. Pourquoi m'aviez-vous abandonnée ? Je ne recevais plus rien de vous, je me croyais oubliée tout à fait. Tout a conspiré pour me le faire croire. Ma famille...

— Mme de Mallevall aussi ? interrompt Pierre, qui s'est relevé et écoute sans vouloir comprendre encore.

— Non, pas ma pauvre grand'mère, morte cinq mois après votre départ en répétant le vœu que vous lui aviez entendu émettre. Oh ! non, pas elle ! Mais elle est morte, justement ; et tous

les autres, tous, avaient juré sans doute de m'en faire épouser un autre. Ils ont réussi. Au mois de mai, j'ai...

— Vous avez ?

— J'ai épousé M. de Céral.

Pierre sursaute avec horreur, le visage affreusement pâle, la sueur aux tempes ; puis, revenant tout près d'elle, et la fixant du regard et du doigt :

— Vous avez épousé M. de Céral ? vous, Madeleine d'Altemare ? Vous, ma fiancée devant Dieu, devant votre cœur, devant votre parole d'honneur ! Mais, croyez-vous en Dieu ? Avez-vous un cœur ? Non ! Je n'aurais pas cru mon meilleur ami, s'il m'eût dit cette chose, et je l'en aurais puni comme d'un infâme blasphème. Suis-je devenu fou là-bas, durant ces jours que n'ont hantés qu'une image ? Cette image, regardez-là, fanée, décolorée, jamais quittée. Est-ce bien la même personne qui me l'a donnée... et qui est là devant moi maintenant... la femme d'un autre !... Vous espériez peut-être que je ne reviendrais jamais ? Alors, il fallait avoir la délicatesse de me prévenir, m'envoyer là-bas un billet de faire-part. Je vous jure que cela vous eût épargné cette entrevue pénible. Pénible, car vous avez honte, n'est-ce pas ? Parbleu, c'est bien le moins... Et c'est peu !... Tout à l'heure vous retournerez, débarrassée de moi, libre, heureuse, retrouver votre luxe et l'homme qui vous l'a donné... Oh ! l'argent ! Les femmes ! que c'est misérable !...

Vous avez eu peur de ma pauvreté, ou bien vos parents ont eu peur, et vous avez cédé : c'est tout comme !...

Vous, mariée à Céral ! Non ! je vous le répète, pour le croire, il faut que je l'entende de votre bouche, et que je touche moi-même ces choses. Reprenez-les, je les ai tenues trop longtemps.

Il jette les deux bagues aux pieds de la jeune femme.

— Quant à ces souvenirs, la Méditerranée en fera justice.

Et la photographie, et le « Toujours et Partout » de V. Hugo volent de sa main dans la mer.

— Un dernier mot, madame, et je vous laisse à votre bonheur. Je n'ai peut-être été qu'un imbécile. Vous ne m'avez jamais aimé. C'était un flirt comme l'aiment toutes vos pareilles, une gageure peut-être. Alors vous auriez été parfaite comédienne et moi parfait idiot. Je préférerais encore savoir cela que vous croire parjure des gages les plus sacrés.

— Pierre ! Pierre !

Elle se traîne sur les genoux en tendant des mains suppliantes vers ce visage que la douleur a métamorphosé en quelques minutes. Il était si beau, si radieux, si confiant, quand son premier regard l'a rencontré ! Et maintenant les yeux brillent d'un feu sombre ; les traits sont contractés, rigides et méprisants ; la bouche est plissée d'une amère ironie ; toute la contenance, celle d'un

juge sans merci. Oui, c'est bien là le Pierre de ses cauchemars.

— Pierre ! Pierre ! si vous saviez ! Oh ! ne partez pas sans me dire que vous me pardonnerez un jour. Au nom du passé, dont vous ne pouvez douter, quoique j'en sois devenue indigne. Dites, Pierre, ne partez pas ainsi...

Mais lui, la repoussant avec un dernier regard :

— Adieu, madame de Céral, n'oubliez pas de ramasser vos bagues !

Et d'un bond, franchissant la brèche, il se retrouve sur la digue.

## XXIX

Madeleine se cramponne aux échelons formés dans le sable, pour tenir sa tête au-dessus de la levée et pouvoir regarder Pierre, qui s'éloigne avec une rapidité furieuse vers la pointe de la Croisette.

Quand le premier tournant de la rive l'a dérobé à ses regards enfiévrés, elle dégage ses mains, enfouies dans le sable, et se laisse rouler jusqu'au bord de la mer, espérant mourir de ses sanglots.

Combien de temps reste-t-elle ainsi ?...

Le vent plus fort souffle du large et l'eau est très peu profonde à cette place où est tombé le petit livre jeté par Pierre avec la photographie.

Le soleil qui oblige enfin Madeleine à se lever sous d'étranges transports, la tête toute en feu, attire son attention sur ce point blanc qui l'éblouit. Immédiatement, elle devine et s'élance sans souci du froid qui peut la saisir.

Les pages du livre ondulent doucement sous le léger mouvement de l'eau, mais il reste ouvert là où on l'ouvrait toujours, sans doute :

## TOUJOURS ET PARTOUT

Les yeux de Madeleine ont lu avant même que sa main n'ait saisi avidement ce qu'elle emporte, caché comme un précieux butin. Elle le presse et l'essuie avec amour, au milieu de ce vertige qui lui rend difficiles même les quelques pas la séparant de la villa !

— Venez vite, dit-elle à peine rentrée à sa femme de chambre, qui la regarde avec épouvante. Je me sens un peu souffrante. Le soleil m'aura donné la migraine. Vous préviendrez que j'ai besoin de repos. Je vais dormir un peu et tâcherai de me lever pour dîner.

Dormir ? Pauvre Madeleine ! Quelle fièvre de remords, de regrets, de honte et de désespoir ! Comment a-t-elle pu être aussi faible ? Incapable de résister et d'attendre seulement un an, six mois !

Mais que s'est-il donc passé ? Elle oublie le temps écoulé ; et l'adieu et le revoir se touchent.

N'est-ce pas hier qu'ils se quittaient tous deux, le cœur plein d'amour, de tristesse et d'espoir, alors que les oiseaux chantaient au-dessus de leurs têtes? L'un à l'autre, à la vie, à la mort!

Et aujourd'hui?... Oh! elle se fait horreur à elle-même! Comme il doit la mépriser!... Oui, que s'est-il passé?... Elle ne peut comprendre ce qu'elle a fait. Pourquoi n'avoir pas résisté à sa mère, à sa famille, à Céral, au monde entier, plutôt que d'oublier Pierre et la foi jurée?

Et elle fait dire que, souffrant horriblement de sa migraine, elle ne se lèvera pas pour dîner et demande qu'on ne dérange pas son sommeil jusqu'au lendemain matin.

Pierre a marché droit devant lui, emporté, suffoqué par une douleur que la stupéfaction, l'indignation et la rage l'empêchent encore de sonder.

Que s'est-il passé?... Lui aussi se le demande. Qu'a-t-il? Que fera-t-il?

Il serait incapable de formuler aucune réponse précise, tant de tumultueuses révoltes bouillonnent dans tout son être, mais il sent que l'irréparable s'est accompli, qu'il a été trahi, qu'il est vaincu!

En voyant sa démarche saccadée, ses traits livides, contractés, les paroles sans suite qui lui échappent, quelques gens qui le croisent s'écartent de lui avec la frayeur respectueuse et compatissante qu'inspirent les insensés.

— Retour de Monte-Carlo, sans doute, murmurent en le dépassant deux de ses compagnons d'hôtel.

Arrivé au bout de la pointe de la Croisette, Pierre s'arrête brusquement devant le sol qui lui manque et la mer toute bleue, qui emporte le regard jusqu'à Sainte-Marguerite, avant les horizons du large.

— Une barque, dit-il brièvement à un groupe de bateliers qui fumaient au soleil, devant leurs canots amarrés, et qui sont déjà tous accourus autour de lui. Celle-ci! ajoute-t-il en désignant une des plus légères. Je la prends pour la journée, et seul.

— Impossible, monsieur, répond le patron. Il faut que j'y aille, moi ou mon mousse.

— Comment, impossible! Je connais la manœuvre mieux que toi et ne veux personne. Lâche-moi les amarres et ne t'occupe de rien. Tu seras bien payé; d'avance, si tu veux.

Il s'approche de la barque, mais l'homme, se plaçant devant lui :

— Je vous assure que vous n'embarquerez pas seul. Que diable! cela m'est égal à moi que vous alliez boire un coup, c'est votre affaire. Mais je serais pincé, et cela ne m'est pas égal. Il nous est défendu de laisser sortir nos embarcations autrement que montées, et même par deux hommes, quand on va au large... surtout que le vent s'élève et qu'il y aura de la mer aujourd'hui.

Pierre lève le poing sur lui, mais il arrête à

temps son coup de massue et, haussant les épaules, il s'éloigne par le sentier qui s'enfonce dans les terres.

Il se trouve bientôt dans les pins, puis tout à coup près d'une chapelle. Il entre. Elle est déserte, toute simple et toute propre, avec la seule grande statue de la Vierge, qui porte l'invocation de Notre-Dame-des-Pins.

Il se laisse tomber assis sur une chaise; et la tête dans ses mains, ne pouvant pas encore prier, il cherche seulement à ressaisir la notion de l'existence et le fil de ses idées. Pourquoi est-il si malheureux, quand il était si heureux ce matin? Quel effondrement s'est produit? Effondrement non point du bonheur d'un jour, mais de la vie entière! Il repasse chaque détail de cette affreuse entrevue...

N'avoir vécu dix-huit mois que de Madeleine et la retrouver, toujours aussi rayonnante de beauté et de jeunesse, mais... la femme d'un autre!

Pas seulement un projet, des craintes, une lutte à soutenir. Non : le fait accompli, la défaite sans le combat!

Oh! les lâches! qui n'ont osé l'attaquer que de si loin, et lui voler son bonheur que lorsqu'il ne pouvait pas le défendre! Et Madeleine!... Quelle misérable faiblesse!

Oh! les femmes!...

L'image de Kérhédren passe devant lui avec sa mère si sainte; Marie si vaillante; Alix si tendre, Alix qui attendit son Yves des années et qui l'aurait attendu la vie entière.

Il s'agenouille et prie maintenant, des prières confuses qui demandent la mort et la soumission.

Puis, la petite lumière rouge du sanctuaire se détache plus brillante à mesure que le soleil abandonne les vitraux, et Pierre apaisé, mais horriblement las et le cerveau comme engourdi, se retrouve sur la route d'Antibes.

L'air tiède est saturé des senteurs de mimosas, plus pénétrantes sous le soir; il lui est doux de baigner dans cette solitude et ces parfums son inguérissable blessure. L'engourdissement de son cerveau tourne en vertige; il s'appuie à la grille d'une villa noyée dans les capiteux massifs d'or. La mer lui semble monter démesurément dans le ciel et les massifs rouler sur lui en vagues qui le submergent... D'un suprême effort de volonté, il s'éloigne et court pour ne pas tomber. La brise de mer, qui arrive pure sur la route découverte, vient à son aide, dégage son cerveau et lui permet d'atteindre une auberge, où il entre reprendre des forces. Il apprend qu'il est près du golfe Juan, à six kilomètres de Cannes.

La nuit est venue, quand il suit de nouveau cette route et se retrouve, il ne sait trop comment, encore sur la Croisette. Encore sur la Croisette et juste à une certaine place connue, devant une vue, sur un banc qui lui rappellent combien là il avait été heureux! Quand?

Il doit y avoir bien longtemps, car voilà bien longtemps qu'il souffre!

D'abord, il n'ose détourner les yeux de la mer, de peur de les attacher sur la villa; puis cela se trouve fait malgré lui, et il fixe les fenêtres lumineuses, à travers des larmes bien amères.

Il pleure enfin! Il pleure comme un enfant sans songer à se retenir. Il pleure tant que brillent les lumières, au second étage, après avoir quitté le premier.

Puis, voilà tout dans l'ombre. Et, l'œil sec, Pierre bondit :

— Je le tuerai!... Tuer Céral? Comment? Un duel? Mon Dieu, vous savez si je serais heureux de me venger; je ne reculerais devant rien! Mais empêchez-moi, vous seul le pouvez, d'être un assassin!... Et puis, quoi : le tuer? Voudrais-je encore de cette infidèle?... Non, je la méprise encore plus que lui, qui savait pourtant me voler mon bonheur. En qui croirais-je maintenant! Ah! c'est bien vil, l'humanité! Est-ce la peine de vivre? Pas pour moi, je ne veux plus de rien!

Pierre est arrivé jusqu'à l'extrême bord, tout près des petites vagues qui viennent battre le long de la digue :

— Allons, à l'eau! Je nagerai au hasard aussi loin, aussi longtemps que je pourrai; puis quand les forces me manqueront, eh! bien, ma foi, il y aura en ce monde un misérable de moins...

O mon Dieu et ma mère, pardon! Arrêtez-moi, je deviens fou! Cette nuit va me voir faire quelque œuvre criminelle...

Oui, j'ai assez de la vie! Oui, tout m'y dégoûte! Mais, me tuer! Finir comme ces hommes qui croient sauver leur repos ou leur honneur, en ayant le suprême courage de la suprême lâcheté? Oh! non...

Vous qui m'avez précédé là-haut si vaillamment, mon père, ma mère, je veux vous rejoindre digne de vous!...

La mort, soit! C'est ma dernière ambition. J'irai au-devant d'elle, mais je ne frapperai pas moi-même. Le Tonkin ne me la refusera pas... Que m'importent maintenant tant de lâches faiblesses et de honteuses trahisons? Je laisse tout derrière moi. Je pars pour ne plus revenir... C'est là-bas que je veux aller tomber en homme d'honneur, en soldat, en chrétien!

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



## PRIMEURS

*Au flaneur, le long du marché,  
Mai qui sourit fait des surprises :  
Par hasard m'étant approché,  
J'ai vu les premières cerises !*

*Ces beaux fruits ronds, brillants, charnus  
Sur des lits épais de fougère,  
Pour nous tenter sont revenus  
Avec la fraise bocagère.*

*Dès ce soir, les petits enfants,  
Aux lèvres pures et vermeilles,  
Après leur dîner, triomphants  
Se mettront des pendants d'oreilles.*

*Plus tard, dépouillant les buissons  
Et barbouillés du jus des mûres,  
Ils iront jaser, gais pinsons,  
A l'ombre des vertes ramures.*

*Mais mon cœur se serre. — Pourquoi?  
— Je songe à ma lointaine enfance,  
Aux rires de si bon aloi,  
Pleins de naïve insouciance...*

*En ce temps, ma mère à son cou  
Me prenait (ô douceurs exquises!)  
Et, très fier d'un bouquet d'un sou,  
J'avais les premières cerises !*

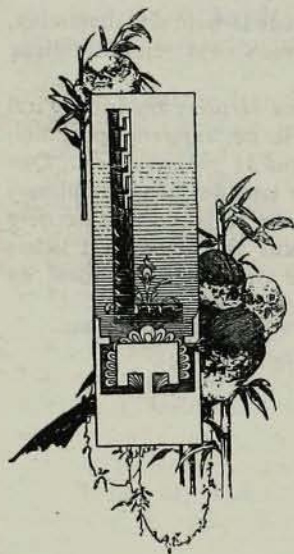
ALEXANDRE PIEDAGNEL.





## CHEMIN MONTANT

SUITE



La lettre s'interrompait là. Françoise courut à la cheminée. A genoux auprès de lâtre, elle se mit à ramasser les restes noircis et racornis du papier déchiré et jeté au feu ; elle essayait de les joindre les uns aux autres, pour lire ce que son père y avait écrit. Mais les morceaux s'effritaient entre ses doigts, avant qu'elle eût pu même saisir le sens des mots.

Pourtant elle voulait savoir, comprendre, connaître la vérité... Ce qu'elle appréhendait, ce que laissaient entendre les lignes qu'elle venait de lire était trop affreux ! Il y avait quelque chose à faire, à faire de suite, et elle ne savait même pas où s'en était allé son père.

En les posant avec précaution sur le tapis, elle parvint à raccorder quelques lambeaux moins endommagés par le feu. Elle lut ou plutôt devina les phrases coupées et laminées :

« ...perdu tout, jusqu'à l'honneur, la probité du  
« nom laissé à mes enfants... si ses engagements  
« sont irrévocables... J'ai été trompé, berné... les  
« commencements si beaux de cette affaire, au  
« moyen de laquelle je croyais tout réparer... men-  
« songes sur mensonges !... Des hommes pareils  
« sont pires que des assassins... une gangrène qui  
« gagne et dévore... tu parlais bien de méfiance...  
« Ma tête s'égare et je ne sais... la prison peut-  
« être... conçois-tu ?... La mort... la mort ne lave  
« pas de semblables taches, mais elle est... repos...  
« Emma... je lui avais promis... tous chrétiens...  
« croyants... un Mac-Laur finir par le suicide... Mon  
« meilleur ami, en cas de malheur... te confie mes  
« enf... Je ne peux plus répondre de moi... »

Le reste était entièrement calciné ; elle y pouvait saisir seulement des mots sans suite, informes sur le papier, mais qu'elle croyait voir flamboyer en

traits de feu devant son regard : Testament... adieu !... ce soir... reculerais pas...

Françoise s'arrêta enfin, sentant l'inutilité de ces fiévreuses recherches. N'avait-elle pas assez compris ? Ce n'était pas par hasard que l'écrin des revolvers se trouvait là : son père avait pensé au suicide !...

A genoux sur le tapis, devant les débris de la lettre contenant cette terrible révélation, ses mains jointes pressées sur sa bouche, les yeux dilatés, Françoise resta un long moment. Puis, essayant de dominer son affolement, elle voulut réfléchir, rassembler ses pensées, décider ce qu'il fallait faire.

Mais que faire ? que décider ?...

Les quelques lignes écrites par son père, après la destruction de sa première lettre, prouvaient bien qu'une accalmie s'était produite dans l'exaltation de ses sentiments. Mais Françoise avait toujours devant les yeux son visage décomposé, tel qu'elle l'avait entrevu quand il s'était élancé hors de l'hôtel, une heure avant.

Qu'était-on venu lui annoncer ? N'était-ce pas la catastrophe qu'il craignait ?... Et ce soir, lorsqu'il rentrerait... Oh ! elle saurait l'arrêter, l'empêcher !... Elle cacherait les revolvers... Mais peut-être en avait-il d'autres... Et voudrait-il l'écouter ?... Il nierait tout pour la tranquilliser ; dans son ignorance de ces choses, il pouvait si facilement la tromper !... Et puis, au premier moment de solitude...

Françoise poussa un gémissement désespéré.

Hélas ! elle ne pouvait rien, rien ! elle le sentait !...

Elle songea à rappeler Raoul Vernède par dépêche, mais il ne pourrait être de retour que le lendemain soir, et d'ici là !...

Derrière les chenets, elle aperçut deux morceaux de la lettre, qui avaient échappé à ses premières recherches... Elle les prit et les posa au jour, à côté des autres. Ils étaient brunis, mais les lignes se détachaient encore, en noir, par endroits. La jeune fille lut :

« ...Françoise, la pauvre enfant... elle m'a dit...  
« trop tard ! trop tard !... Comment oserai-je... à  
« cette femme si fière, si... justement parce que je  
« la respecte et l'aime au-dessus... Mon ami, tu  
« lui diras tout... qu'elle me pardonne...

Rien de plus ; mais une lueur jaillit dans le cerveau troublé de Françoise : Mme du Breuil !... Trop tard, elle avait parlé trop tard !... Non, non, peut-être !...

En un instant, elle eut formé son plan, saisi ce qu'il lui restait à faire. Le salut ne pouvait plus être que là, et quelque chose lui disait qu'il était là, sûrement.

Françoise se releva, sortit de la pièce, emportant l'écrin sinistre qu'elle cacha dans sa chambre, sous son oreiller ; puis elle mit son chapeau et, apercevant dans la cour le coupé tout attelé, elle appela la femme de chambre :

— Il me faut le coupé ; vous prendrez un fiacre et vous irez rejoindre Mlle Rosée et Mlle Thivet, qui doivent l'attendre.

— Mademoiselle sort seule dans le coupé ? questionna la femme de chambre étonnée.

— Oui, répondit Françoise, qui descendait l'escalier en courant ; je n'ai besoin de personne ; je vais rejoindre M. le baron.

Dès que la voiture fut sortie de la cour, elle donna au cocher l'adresse de Mme du Breuil, qu'elle savait revenue depuis quelques jours à Paris ; elle ajouta d'un ton impératif qu'elle prenait rarement avec les domestiques :

— Pressez-vous ! Je suis à l'heure.

— A l'heure, je le suis ! se répétait-elle en se tortant les mains. Gagner du temps, mon Dieu ! gagner du temps ! S'il allait revenir pendant que je ne suis pas là !

Et quoique le cheval galopât avec toute la rapidité que permettait l'encombrement des rues, son allure lui semblait d'une lenteur désolante.

Un quart d'heure suffit, cependant, pour l'amener à son but. Elle s'élança du coupé et gravissait en toute hâte l'escalier de l'hôtel, lorsqu'elle se trouva en face de Mme du Breuil qui le descendait, se disposant à sortir.

— Françoise ! s'écria celle-ci, n'en pouvant croire ses yeux.

— Oui, madame, moi !... Je viens vous chercher.

— Me chercher ? répéta Mme du Breuil, stupéfaite, et avec froideur.

— Je vous supplie de venir avec moi, madame ! C'est... c'est pour mon père !

Il y avait une telle émotion dans sa voix que le visage de Mme du Breuil s'altéra à son tour :

— Je vous suis, dit-elle simplement.

Mais à peine le coupé, dans lequel elles étaient montées toutes deux, se fut-il ébranlé que se tournant vers la jeune fille :

— Françoise, que se passe-t-il ? Votre père ?...

Rapidement, avec lucidité et un calme plus impressionnant que des pleurs ou des gestes de désespoir, Françoise lui exposa tout ce qui s'était passé : ses inquiétudes de longue date, l'attitude de son père pendant cette dernière journée, ce qu'elle avait découvert, ses craintes poignantes,

comment la pensée d'aller la chercher lui était venue et ce qu'elle attendait d'elle.

Mme du Breuil l'écoutait en silence, calme aussi, bien qu'une profonde angoisse emplît son regard.

Quand Françoise eut fini, la voiture se trouvait tout près de l'hôtel Mac-Laur.

Elles étaient restées un instant sans parler ; mais Françoise, comme si une pensée soudaine l'eût frappée, se tourna vers sa compagne et la regarda fixement :

— Madame, dit-elle, avant que vous n'entriez avec moi, je dois vous redire avec netteté ce que vous n'avez peut-être pas compris : j'ai presque la certitude que mon père s'est ruiné et... il y a peut-être, encore, des choses plus terribles à craindre...

Mme du Breuil n'abaissa pas le regard de ses yeux clairs devant les siens et, doucement, elle fit un geste comme pour arrêter les mots sur les lèvres de la jeune fille. Françoise l'observa une minute ; puis, se rejetant dans le fond de la voiture, elle exclama d'une voix tremblante :

— Oh ! je savais bien que rien ne vous arrêterait, je n'ai pas douté de vous un seul instant... Combien j'étais de mauvaise foi avec moi-même, quand j'essayais de penser du mal de vous !

Mme du Breuil lui serra la main :

— Ne songeons pas à cela... ne songeons qu'à lui.

La voiture franchissait la grille de l'hôtel. Françoise se pencha à la portière, cherchant dans son inquiétude, si quelque indice n'annonçait pas le retour de son père. Tout était dans l'ordre habituel.

La jeune fille sauta à terre et précéda Mme du Breuil. Toutes deux entrèrent directement dans le cabinet du baron. Il était vide et absolument dans l'état où Françoise l'avait laissé une demi-heure plus tôt : le testament et la lettre commencée en évidence sur le bureau, les feuillets carbonisés alignés devant la cheminée.

Mme du Breuil se mit à genoux sur le tapis et essaya de déchiffrer, comme l'avait fait Françoise, les traces laissées par l'écriture ; en examinant le passage où il était fait allusion à elle, des larmes vinrent au bord de ses cils. Françoise la regardait, les yeux secs et brillants.

— Les revolvers étaient là, dit-elle, en désignant la chaise ; je les ai cachés dans ma chambre, afin qu'il ne les trouvât pas s'il était rentré avant nous avec la même... la même...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Il ne va peut-être pas tarder à revenir, reprit-elle, au bout d'un instant.

Elle se promenait à travers la pièce ; l'immobilité lui eût été impossible.

Mme du Breuil alla s'asseoir sur le canapé-divan qui occupait le fond de la chambre.

Les minutes, les quarts d'heure passèrent ; il y avait presque une heure qu'elles étaient là, sans

que rien pu faire prévoir combien de temps se prolongerait encore leur pénible attente.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Françoise, où peut-il être ? Comment ne rentre-t-il pas ?... D'habitude, on le trouve toujours à la maison à cette heure-ci.

— Prenons patience, dit M<sup>me</sup> du Breuil ; il est peut-être retenu par quelque circonstance fort simple.

Une autre heure s'écoula ; Françoise allait et venait fiévreusement sur le tapis. La pendule sonna cinq coups.

— S'il allait ne pas rentrer ! fit la jeune fille le visage contracté, s'arrêtant devant le canapé ; si on l'avait arrêté... empêché de rentrer !...

D'un geste calmant, M<sup>me</sup> du Breuil posa sa main sur la sienne ; ses lèvres s'agitaient sans bruit, elle était très pâle.

— Que dites-vous ? demanda Françoise de la même voix dure.

— Je prie, mon enfant, répondit-elle doucement, en levant vers la jeune fille ses yeux, où se lisait une immense désolation.

Les traits de Françoise se contractèrent encore davantage ; elle se laissa tomber sur le canapé avec une espèce de sanglot :

— Prier, prier ! Moi, je ne peux pas, je ne trouve pas les mots... Oh ! c'est si affreux... Ah ! si j'avais compris dès le début, si je n'avais pas tant attendu !... N'est-ce pas horrible de se dire cela ?... Mais je ne voyais pas, je ne comprenais pas... Je pensais défendre ses droits à elle... Et puis, elle me l'avait confié le jour de sa mort, et je m'étais formé une si grande, si belle idée de cette mission ! J'en faisais le but de ma vie... Et découvrir tout d'un coup que je m'abusais, qu'une autre que moi devait l'accomplir et la remplacer, elle, auprès de lui, n'est-ce pas, c'était bien pénible ? Je me suis trompée, j'ai fait fausse route ; maintenant je vois que si je l'avais comprise, ma mission, j'aurais agi tout autrement... Et, s'il est trop tard, ce sera moi qui...

— Non, non ! vous ne pouviez pas prévoir, vous ne devez pas vous faire de tels reproches, ma pauvre petite ! interrompit M<sup>me</sup> du Breuil, en mettant l'un de ses bras autour de la jeune fille, d'un geste de protection, Dieu ne permettra pas qu'il soit trop tard !

Françoise se rapprocha d'elle, et toutes deux restèrent serrées l'une contre l'autre, les mains enlacées, silencieuses.

Elles étaient ainsi depuis un long moment, et le jour commençait à tomber, lorsqu'un léger bruit de pas se fit entendre et la porte s'ouvrit lentement. M. Mac-Laur parut ; son visage était d'une extrême pâleur, mais une sorte de détente semblait s'être faite en lui.

Il avança de quelques pas, le front baissé ; puis son regard rencontra le groupe formé par les deux

femmes, qui avaient tressailli sans changer d'attitude. Il s'arrêta, cloué au sol.

— Vous, vous, ici ! s'écria-t-il en tendant ses deux mains vers M<sup>me</sup> du Breuil, et toi, Françoise !

Elle s'élança et l'entoura de ses bras :

— Papa ! c'est moi qui ai été la chercher, qui l'ai amenée ici pour... qu'elle y demeure et qu'elle vous rende heureux... N'est-ce pas que vous serez heureux, que vous oublierez tout le reste ?

Et elle resserrait l'étreinte de ses bras, comme si elle eût ressaisi son père au bord d'un gouffre.

Le baron jeta les yeux autour de lui, vit la disparition de l'écrin et le désordre des papiers sur son bureau ; il comprit, pâlit encore davantage et se laissant tomber sur une chaise :

— Ma pauvre enfant, ma bien chère amie, quoi ! quoi ! vous aussi, vous avez eu votre part de cet affreux cauchemar !

M<sup>me</sup> du Breuil s'était approchée de lui et lui serrait les mains :

— Un cauchemar que nous vous ferons oublier sans retour, Françoise l'a dit...

— Mais cela n'est pas possible ! Mais vous ne savez pas tout ! s'écria-t-il avec un accent désespéré ; par un entraînement fou, par l'imprudence la plus impardonnable, j'ai failli perdre même...

M<sup>me</sup> du Breuil ne le laissa pas achever :

— Nous savons tout, nous avons tout compris ! Quand on aime, on devine toujours... Nous ne voulons pas en savoir davantage.

— Mais, mon amie, je suis à demi-ruiné ; comment oserai-je vous apporter les débris...

— Je vous demande seulement de me laisser vous apporter, moi, un peu de paix et de bonheur, comme l'a dit votre enfant ; l'appui de mon cœur pour que vous ne vous trompiez plus de chemin...

Le baron posa son front sur les mains de M<sup>me</sup> du Breuil et des larmes inondèrent ses joues.

Françoise, qui était demeurée debout auprès de son père, se pencha, l'embrassa et, doucement, quitta la pièce.

Elle monta l'escalier à pas lents ; il semblait que la lutte terrible de ces dernières heures lui eût enlevé toutes ses forces.

En entrant dans sa chambre, elle aperçut le portrait de sa mère et alla se mettre à genoux devant lui :

— J'ai bien fait, n'est-ce pas ? Si vous aviez pu me parler, c'est ce que vous m'auriez dit de faire, n'est-ce pas, mère chérie ? . . . . .

## XII

— Eh bien ! Françoise, Isa réclame une marche hygiénique, en montagne, en êtes-vous ?

— Hygiénique ou non, je ne sais trop comment elle pourrait ne pas être en montagne, répond Françoise en riant, tandis qu'elle s'approche de la

fenêtre basse, de l'autre côté de laquelle se tient son interlocuteur.

Les yeux de la jeune fille se lèvent sur le panorama grandiose, assez sévère, qui encadre et domine les Eaux-Bonnes et qu'égayent pour le moment les rayons d'un éclatant soleil.

— Alors, vous en êtes ? Et vous, ma tante ? reprend la voix masculine avec une légère hésitation.

Du fond de la pièce, où elle est étendue languissamment sur un canapé, M<sup>me</sup> d'Auvray répond d'un ton quelque peu offusqué :

— Moi ! vous n'y songez pas, mon cher Maurice ! Sortir à cette heure la plus torride de la journée, quand il ne me faut pas moins de l'entière après-midi pour me remettre de l'ébranlement causé par mon traitement du matin !

— Ma tante, croyez bien que mon invitation était faite par pure politesse, sans espoir, malheureusement, de la voir accepter. Je sais trop tous les ménagements qui vous sont nécessaires. Isabelle et moi nous serions les premiers à vous les rappeler à l'occasion. Mais le regret d'être privé si souvent de votre aimable compagnie...

Ici, l'orateur de ce discours s'arrêta, l'éloquence coupée par le regard chargé de reproches, mais souriant, malgré tout, que lui jetait Françoise en quittant la fenêtre ; il se cacha derrière le store à demi-baissé, pour dissimuler à M<sup>me</sup> d'Auvray, dont le canapé se trouvait en face, le rire qui le gagnait.

— Vous êtes toujours là, Maurice ? reprit celle-ci avec la même langueur.

— Oui, ma tante, j'attends ces dames, qui s'apprêtent, je présume.

— Figurez-vous, mon pauvre enfant, que, ce matin, pendant ma douche pharyngienne, j'ai mis tout l'établissement thermal en émoi : on a cru que j'allais m'évanouir, et il est certain que, sans un effort énergique comme ceux que je sais m'imposer malgré ma faiblesse...

Françoise referma la porte derrière elle, au milieu de cette phrase. Le récit de sa tante, malgré son début émotionnant, ne possédait même pas, pour ses oreilles, l'attrait de la nouveauté ; trois fois, depuis le matin, elle avait dû l'entendre. M<sup>me</sup> d'Auvray, suivant l'expression de son neveu, M. Maurice Lefeyve, jouant de ses maladies imaginaires comme un autre du violoncelle ou du trombone à coulisse, il aurait été superflu de s'attendrir outre mesure sur les symptômes plus ou moins effrayants qu'elle se plaisait à décrire.

A la suite d'une forte bronchite prise dans le courant de l'hiver, M<sup>me</sup> d'Auvray s'était déclarée, malgré les protestations de son médecin, gravement atteinte de la poitrine. M. d'Auvray, lassé et à demi inquiet par les allusions perpétuelles de sa femme à la tuberculose, la phtisie laryngée, l'angine de poitrine, etc., etc., avait arraché lui-même au médecin l'ordonnance pour elle d'une

saison aux Eaux-Bonnes. Elle devait en revenir parfaitement guérie, « n'ayant aucune trace de maladie avant son départ », ne manqua pas d'ajouter le docteur, en riant sous cape.

L'idée d'un séjour aux Eaux-Bonnes avait d'autant plus séduit M<sup>me</sup> d'Auvray qu'un jeune ménage, très avant dans ses faveurs (car elle prétendait avoir préparé son bonheur de ses propres mains et s'adjudgeait, en conséquence, des droits sur lui), M. et M<sup>me</sup> Maurice Lefeyve, devaient y passer une partie de l'été, la jeune femme étant un peu délicate de la gorge.

Les jeunes gens se trouvaient redevables, en effet, de quelque reconnaissance à M<sup>me</sup> d'Auvray, et la chose en elle-même ne manquait pas d'originalité.

M. Maurice Lefeyve, très épris de M<sup>lle</sup> Isabelle de Vulagrand, craignait, de la part de la famille de celle-ci, un refus motivé par les origines de vieille, mais simple bourgeoisie de sa propre famille, et par les dix-neuf ans de la jeune fille, qui, joints à ses vingt-cinq, donnaient un total un peu insuffisant, peut-être, pour tranquilliser sur l'avenir des parents prudents.

Il savait sa tante liée depuis l'enfance avec M<sup>me</sup> de Vulagrand, personne d'un caractère doux et timide, que M<sup>me</sup> d'Auvray dominait, écrasait même de sa supériorité, sans jamais rencontrer de la part de son amie aucune résistance.

Le plan de M. Maurice Lefeyve fut machiavélique. En flattant les diverses manies de sa tante, en la prenant pour confidente et arbitre de soi-disants cas de conscience, il sut si bien la gagner qu'il en arriva même à lui persuader que l'idée de son union avec M<sup>lle</sup> de Vulagrand venait d'elle seule, et qu'en l'y poussant, elle l'arrachait aux abîmes vers lesquels un plus long célibat ne manquerait pas de l'entraîner.

— C'est un sauvetage, un véritable sauvetage que vous opérez là, ma tante ! lui répétait-il avec componction, affectant des airs de pêcheur subjugué, devant lesquels M<sup>me</sup> d'Auvray exultait.

Le brave garçon jouissait paisiblement d'une large fortune en terres, héritée de ses parents, et n'avait jamais eu dans sa conduite rien qui motivât l'excès de zèle apostolique déployé par sa tante.

Intelligent, mais paresseux, d'un naturel joyeux et facilement satisfait, il avait toujours pris la vie avec bonne humeur, insouciance, sans chercher le moins du monde à en approfondir les mystères attristants ou troublants, et il ne demandait qu'à continuer.

Sa tante le dépeignit à M<sup>me</sup> de Vulagrand comme « un jeune homme d'une haute portée morale, mûri bien au delà de ses années, ayant connu la vie par ses orages (ce qui est, ajoutait-elle, une garantie de prudence pour l'avenir), mais ayant su, malgré les écueils, mener sa barque à bon port. » M<sup>me</sup> d'Auvray laissait entendre qu'elle

était bien pour quelque chose dans cet heureux abordage. Enfin c'était là le mari qu'il fallait à la gravité précoce d'Isabelle, et, dans cette union sérieuse et solide, le bonheur de la jeune fille serait assuré.

M<sup>me</sup> de Vulagrاند, éblouie par l'éloquence de son amie, étourdie, abasourdie par ses interminables raisonnements qui trouvaient réponse à toutes les objections, et malgré un peu d'étonnement et quelques doutes au sujet de la gravité prétendue de sa fille, se laissa convaincre.

Ainsi se réalisèrent les vœux de Maurice Lefeyve, M<sup>lle</sup> de Vulagrاند y ayant mis, du reste, une bonne grâce charmante capable de faire soupçonner à M<sup>me</sup> d'Auvray que la première idée de cette union ne lui avait pas été suggérée par elle. Mais la conviction de M<sup>me</sup> d'Auvray était trop bien établie, un si léger détail n'aurait pu l'ébranler : ce mariage était l'œuvre de ses mains, uniquement ; elle s'en glorifiait !

Aussi, comme il est permis de ne point se gêner avec ses œuvres, ce fut sans façon qu'elle s'invita à partager aux Eaux-Bonnes l'installation du jeune couple. Elle ne voulait pas emmener sa fille, ne pouvant jouir d'aucun repos avec ses enfants auprès d'elle ; Isabelle lui servirait de fille, Maurice de fils ; elle se retremperait à la vue de leur bonheur, etc...

Le lyrisme de ces projets n'avait pas gagné tout d'abord la jeune M<sup>me</sup> Lefeyve. Elle les accueillit même avec un désespoir qui aurait enlevé plus d'une illusion à M<sup>me</sup> d'Auvray. Maurice, sentant bien que cette proposition, quoique intempestive, ne pouvait essuyer un refus, étant données les obligations encourues, eut beaucoup de peine à lui persuader que ce serait, au contraire, la chose la plus amusante du monde. Il y parvint, cependant, ayant dépensé, pour égayer le tableau futur

de cette vie commune, toutes les ressources d'une imagination fertile...

Le récit de cet épisode nous a éloignés de Françoise, dont la présence aux Eaux-Bonnes n'a pas encore été expliquée.

Juin touche à sa fin ; près de trois mois se sont donc écoulés depuis les événements qui ont si profondément ébranlé la vie de la jeune fille. Le mariage de son père a eu lieu dans les premiers jours de mai, et il est parti pour voyager pendant quelques mois avec sa femme, laissant ses enfants sous la garde de la toute dévouée M<sup>lle</sup> Thivet.

Comme les plus vaillants soldats ne s'aperçoivent de leurs blessures que le combat terminé, ce fut seulement après ce départ que Françoise ressentit dans sa plénitude le contre-coup des émotions et de la lutte morale qu'elle avait subies.

Elle aurait voulu cacher à tous son abattement et son profond découragement ; elle y parvenait à peu près avec la bonne et timide institutrice, complètement avec Rosée. Celle-ci, après un premier moment de surprise et du chagrin, à la révélation du futur mariage de son père, s'était vite rendue aux raisonnements persuasifs de Françoise, et, bientôt gagnée par la grâce et le charme de bonté de M<sup>me</sup> du Breuil, n'avait plus vu, comme elle disait, que *le joli côté des choses*.

Mais ce que Françoise parvenait à dissimuler aux autres, en le renfermant en elle-même, au détriment de sa santé physique et morale, elle ne put le cacher aux regards clairvoyants qui l'enveloppaient, bien plus encore qu'elle ne s'en rendait compte, de leur constante sollicitude.

M.-A. ALHIX

(La suite au prochain numéro.)



### CURIOSITÉ HISTORIQUE

Au commencement du x<sup>ve</sup> siècle, les livres d'église manuscrits étaient choses rares et de grand prix : aussi un historien remarque-t-il qu'en 1406 un prêtre, nommé Henri Beda, ayant fait don à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie de son bréviaire manuscrit, laissa en même temps au marguillier de ladite église quarante sols parisis de rente, à la charge par lui de faire construire une cage pour y placer le bréviaire.

Les personnes pieuses et savantes de l'époque venaient y lire leurs prières, mais ne pouvaient l'emporter, parce qu'il était attaché à une chaîne scellée dans le mur.





## ❖ Revue Musicale ❖

Grand-Théâtre de Lyon : *Vendée!* drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème de Ch. Foley et Brisson, musique de Pierné. — Une heure de musique ancienne.



MONSIEUR VIZENTINI, directeur et chef d'orchestre de la première scène lyonnaise, après le grand succès de ses représentations des *Maîtres Chanteurs*, vient de mettre son talent et son intelligente initiative au service d'une œuvre saine et forte, absolument française de forme, de science et de sentiments.

Le poème de M. Ch. Foley et Ad. Brisson, de très noble allure, est d'un beau mouvement dramatique; l'action se déroule en 1793, au temps des luttes royalistes contre la Terreur, dont la Ven-

dée fut le théâtre.

Une ravissante idylle d'amour jette sa note poétique à travers les scènes sanglantes du drame.

Au premier acte, une brillante fanfare nous apprend, au milieu d'une chasse donnée par le duc de Guérande en l'honneur de la comtesse de Julignac, que la Révolution soulève tous les environs et menace d'envahir le pays. La comtesse, dont il fut l'adulateur, mais qui soupçonne son infidélité, lui demande, avant de se mettre en selle, un entretien pour éclaircir ses doutes. Le duc consent et la dame donne le signal du départ.

Pendant que la chasse s'éloigne, une jeune paysanne arrive avec sa servante Yvonne. Jeanne est profondément éprise du duc, qui l'adore au point de l'avoir, croit-elle, épousée secrètement. Ce mariage n'a été qu'un indigne stratagème pour vaincre la vertueuse Jeanne. Hélas! le faux prêtre n'était autre que le valet de chambre du duc... revêtu, par ses soins, d'habits sacerdotaux! Jeanne voulait voir le duc, et son émotion la trahit; elle avoue à Yvonne son amour et son mariage mys-

térieux. Au même instant, l'abbé Jagault apparaît, les vêtements en lambeaux. On l'a chassé de son presbytère, maltraité lâchement parce qu'il refusait le serment; la nuit venue, il put s'enfuir. Jagault est l'âme de la conspiration, son rôle va dominer toutes les situations du drame. Rendez-vous est pris chez Jeanne, à la ferme d'Holmant, pour arrêter les plans du complot royaliste, qui permettra d'écraser les bleus.

Nous insistons sur ce premier acte, qui met en scène les principaux personnages de l'action, et qui, esquissé de main de maître, est comme la clef des scènes qui vont se succéder rapidement.

Au deuxième acte, filles et gars célèbrent la Saint-Jean d'été autour de la « Roche d'Amour ». Les bleus rôdent dans les bois; les gars se sauvent, les filles restent pour enjôler l'ennemi et gagner du temps.

Le troisième tableau se passe à la ferme où sont réunis tous les conjurés qui se rendront au chêne d'Armor. Jagault donnera le signal du combat en jetant une torche enflammée dans le gui du chêne, et tout le pays s'élancera! Pendant que le duc reconduit les chouans, la comtesse, jalouse, restée seule avec Jeanne, lui révèle le douloureux mensonge de son mariage et se repaît de sa honte et de ses larmes. Le duc revient, et veut savoir la cause de la pâleur de Jeanne : explosion de douleur de la pauvre fille, que les remords et le tendre repentir du duc désarment jusqu'au pardon! La scène est très belle et émouvante. La ferme est cernée par les bleus, qui s'emparent des conjurés. Jeanne se fait arrêter à la place de la comtesse; par un héroïque sacrifice, elle lui donne ses vêtements et favorise sa fuite, sauvant sa rivale pour mourir avec celui qu'elle aime.

Au dernier acte, le drame devient grandiose : les chefs vendéens, les paysans, armés de faux et de pieux, se rendent au chêne d'Armor. Le camp des bleus est endormi, mais les prisonniers veillent... Ici, une émouvante scène, en vers d'une poésie exquise, entre Jeanne et le duc, qui se font de suprêmes adieux! Jagault les bénit, puis, saisissant

une branche sèche qu'il allume au bivac voisin, il la plonge dans le gui du chêne, dont la flamme monte au ciel. C'est le signal des chouans. Tous se précipitent sur le camp des bleus, la fusillade éclate ; aux lueurs de l'incendie, on voit Jagault adossé au chêne, armé du crucifix, qu'il élève au-dessus de sa tête et, parmi les blessés, Jeanne, inanimée, frappée par une balle ! Le duc lui soulève la tête, l'appelant... « Plus rien... morte !... et je suis vivant ! » Affolé de douleur, il offre sa poitrine aux balles, mais Jagault, magnifique d'enthousiasme, l'entraîne au milieu des paysans à la cocarde blanche, qui s'élancent en criant : « Aux armes ! En avant ! »

Ce drame est superbe, c'est le seul mot qui lui convienne. M. G. Pierné y a puisé des inspirations sobres et énergiques, poétiques et vibrantes que sa grande science a supérieurement exprimées. Il en est sorti une œuvre robuste et très personnelle, dont la belle ordonnance ferait croire, en lisant la partition, que poètes et compositeur sont depuis longtemps rompus aux chaudes luttes du théâtre. Le coup d'essai des auteurs de *Vendée !* est un coup de maître, et le public lyonnais l'a bien compris en faisant à l'ouvrage l'accueil enthousiaste qu'il méritait. Ne désespérons pas de l'applaudir bientôt à Paris, où sa place nous semble absolument marquée sur une de nos grandes scènes lyriques.

Dans la partie symphonique, M. Pierné a évité la monotonie qui naît parfois des développements sans discontinuité, en laissant surgir la mélodie librement. Mais la symphonie reparait, enveloppante, dès qu'il veut rappeler les motifs qui soulignent la vaillance ou la passion, la joie ou la douleur, la tendresse ou l'enthousiasme.

Une introduction d'allure ferme et rapide précède le chœur des chasseurs, d'une facture brillante et coupé par une piquante scène. Rien de plus ravissant que l'air de Jeanne, qui commence et se termine en duo avec Yvonne, précédé et suivi de récitatifs émouvants : « C'était dans un rayon d'opale ! » une merveille de sentiment. La prière des deux femmes est d'un beau caractère. Elle se termine en trio par l'arrivée de Jagault. Le *Madrigal* en duo, du duc à la comtesse, est tout de grâce et d'esprit ; il sent la poudre... de riz. L'ensemble final est des plus dramatiques. Jagault est superbe de foi, de colère et d'énergie. C'est la vraie poudre que sentent ces récitatifs enflammés, auxquels le chœur répond avec élan.

Au deuxième acte le chœur de la Saint-Jean d'été est une page capitale par sa belle ordonnance scénique et la variété des motifs symphoniques et chantés. Ces derniers offriront encore de charmantes pièces à nos lectrices : La *Berceuse* d'Yvonne, « Celui que mon cœur aime tant », des rondes chantées, d'une couleur locale très réussie et puisées dans les refrains vendéens mêmes.

La scène de la conjuration, au tableau suivant ;

les éloquentes phrases de Jagault ; les puissantes sonorités de l'orchestre ; le duo de Jeanne et la comtesse ; sa *ballade* ironique : « Le duc autour du cotillon » ; le désespoir de Jeanne désabusée ; la scène du serment avec le duc, tout est là d'une vibrante émotion.

Au dernier acte, des scènes rapides où l'exaltation tragique de Jagault, parlant aux conjurés, touche au sublime, nous conduisent au dénouement par une gradation continue ; la musique atteint à la véritable grandeur du poème. Le *Duo des adieux*, le désespoir du duc en trouvant Jeanne inanimée, frappée par une balle, conduit l'émotion jusqu'aux cimes de la puissance émouvante.

Tout cet acte est d'une ampleur magnifique par l'éclat, le mouvement et la couleur véhémence des paroles et de l'orchestre.

M<sup>me</sup> Chrétien-Vaguet a été très remarquable dans le rôle de Jeanne ; MM. Delvoye (Jagault) et Bucognani (le duc) ont été longuement applaudis, ainsi que M<sup>lle</sup> Duperret et les autres artistes. Rapports enthousiastes pour les auteurs, MM. Foley, Brisson, Pierné, et l'habile chef d'orchestre, M. Vizzentini.

L'importance de *Vendée !* nous oblige à remettre au mois prochain les concerts. Cependant nous avons dit ici que nous donnerions les noms des interprètes des maîtres des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles au Théâtre Pompadour : « Une heure de musique ancienne », où les savantes causeries d'art de M. Augé de Lassus ajoutent un si vif intérêt. Encore forcée d'être brève, aujourd'hui, disons que M<sup>me</sup> Renoult-Cheşneau a des ailes au bout des doigts, quand son clavier nous raconte le *Mancheron* et le *Je ne sçay quoi*, de Couperin, et que sa virtuosité est de haute école quand elle nous initie aux beautés du *Prélude et Fugue*, de Bach, et de cette délicate *Passacaille*, de Hændel.

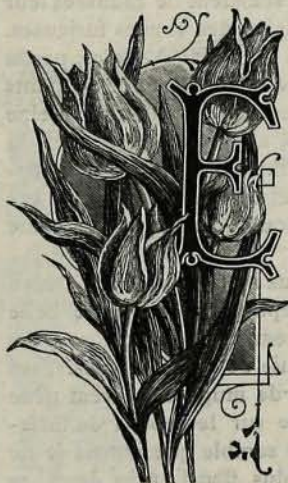
M<sup>me</sup> Paul Rouvel, dont l'archet sait dire tant de tendres choses dans l'*O del mio dolce ardor*, de Stradella, fait rendre de nobles accents au violoncelle dans son *Largo*, de Hændel, comme dans l'*Aria*, de Bach.

M<sup>me</sup> Marthe Crabos, dont on sait l'admirable voix, apporte autant de grâce à l'air d'*Hippolyte et Aricie* : « A l'amour rendez les armes », qu'à cette jolie *Musette*, des *Indes galantes*, tous deux de Rameau. Mais l'ampleur de son style et de sa belle diction lui permet d'être au-dessus de l'éloge dans le *Messie*, de Hændel, comme dans l'air de la superbe *Cantate de la Pentecôte*, de Bach, bissés et acclamés. A la séance suivante, même charme et même succès pour la distinguée interprète de l'air de la *Fée Urgèle*, de Duni, et celui de la *Servante maîtresse*, de Pergolèse. Prochainement les dernières séances, et les auditions de M<sup>mes</sup> H. Parent et Laniandé.

MARIE LASSAVEUR



## Causerie de Quinzaine



« Angleterre, cela s'appelle être le « lion de la *season* » ; il n'y a qu'une *season*. En France, il y en a quatre, il y en a dix, il y en a vingt, cela dépend non pas de l'état de l'atmosphère, mais du nombre de lions à exhiber. Du reste, il y a de nombreuses différences entre le lion de Paris et celui de Londres. Celui de la Seine, qui dérive de l'autre, se modifia dès l'origine et devint presque aussitôt, non pas la célébrité du moment, l'attraction d'un centre privilégié, le sujet de toutes les conversations, mais simplement un homme ultrachic, un élégant osé et indiscuté. De 1840 à 1850, époque de sa première floraison, il portait un pantalon bouffant à larges carreaux, un chapeau haut de forme à vastes ailes, posé de côté sur une chevelure de Gaulois, une taille de guêpe ; tel Alfred de Musset dans le croquis que vient de rajeunir Adolphe Jullien. Le lion anglais, le vrai, le père de tous les lions, est plus universel, moins exclusif que le nôtre ; c'est tantôt un roi, tantôt un singe, un assassin, une jolie femme. Il y a quelques mois ce fut, pour nous, l'empereur de toutes les Russies ; deux mois après le Bœuf gras ; aujourd'hui, un voyageur norvégien, Nansen, le savant explorateur.

Pourquoi Nansen plutôt qu'un autre ? me demandez-vous, petites curieuses qui voulez toujours savoir le pourquoi et le comment de toutes choses ; car enfin, dites-vous encore, il y a eu, il y a toujours d'autres audacieux dont on s'occupe à peine, d'autres savants dont on ne s'occupe pas

du tout. — Ah ! voilà ! c'est justement l'impossibilité où l'on se trouve d'expliquer la vogue exceptionnelle du lion qui fait le prix de sa crinière.

Donc, pour Nansen, la France s'est émue, Paris a mis en branle, sinon ses cloches, tout au moins « son excellente musique du 24<sup>e</sup> de ligne ». J'ai lu cette phrase stéréotypée dans six journaux, je peux me l'approprier, je pense, sans inconvénient. Les conseillers municipaux ont ceint leurs écharpes, les photographes ont multiplié leurs clichés, la Monnaie a frappé des médailles, la Société de Géographie, elle, a versé des torrents de champagne et d'esprit dans la coupe qu'elle a levée en l'honneur de l'homme de glace ; c'est lui qui s'intitule ainsi.

Comme nous en avons, de l'esprit, en France ! Demandez plutôt à Nansen, qui a dû tout entendre, et au prince d'Aremberg, qui a su tout dire. Ah ! c'est un grand don, sinon un grand art, que ce marivaudage un peu sceptique qui permet de sourire à ses propres dépens sans laisser d'amertume au cœur. Il y a un tout petit passage dans l'allocution du prince qui me paraît un chef-d'œuvre de malice à peine indiquée, et pourtant bien *tapée*. Nansen revenant à Christiania, après ses grandes explorations, amenait avec lui un Lapon qui s'était attaché à sa personne, et ne connaissait rien de la vie civilisée. Quand cet enfant de la nature aperçut la foule qui accourait pour saluer l'heureux explorateur, il s'écria : « Ah ! quel dommage que tous ces gens-là ne soient pas des rennes !... » Et le prince d'ajouter : « J'espère qu'en présence de l'assistance d'élite qui se pressait au Trocadéro pour vous entendre, vous n'avez pas renouvelé ce vœu de Lapon ! » Ah ! mon *prince* ! comme dit Tartarin, c'est déjà trop que d'en faire le rapprochement.

Cette réception au Trocadéro a été fort belle, très animée, pleine d'enthousiasme, et M. Rambaud, dans son discours de bienvenue, a mis en relief l'énergie indomptable de notre hôte ; il a ra-

conté des épisodes qui donnent le frisson et qui tiennent plus du Jules Verne que de la réalité. Tel celui-ci : Un jour Nansen marchait à travers les champs de glace avec un marin du *Fram* ; il avait peu à peu devancé son compagnon lorsqu'un cri de celui-ci le fit se retourner. Un ours tenait sous ses pattes monstrueuses le malheureux qu'il venait de renverser sur le dos.

— Nansen, dit l'homme avec toute sa présence d'esprit, tire, mais tire juste !

Ainsi fut fait, et l'ours alla rouler aux côtés de sa victime, délivrée.

En parcourant le discours du ministre, j'y relève cette phrase enthousiaste : « Pour la première fois, après 400 ans d'efforts, le 86<sup>e</sup> degré de latitude Nord a été dépassé de 14 minutes... »

On voit bien que c'est un ministre de l'instruction publique qui a parlé ; ce n'est pas le premier venu qui se serait exprimé avec cette correction mathématique. J'avoue même qu'elle m'a d'abord déconcertée et ces 14 minutes d'avance m'ont laissée froide ; ça m'a fait l'effet d'un quart d'heure de grâce à rebours ; ce n'est que par réflexion que j'ai été illuminée de la science officielle. Ah ! je commence à concevoir pourquoi Nansen est *lion* ; il a 14 minutes d'avance dans la vie du monde, sur tous ceux que la passion des découvertes a poussés dans les voies boréales, cela eût pu être dit d'une façon moins sèche et plus à notre portée, car ces 14 minutes, je vous l'avoue, me laissent calme, mais nous pouvons accommoder la phrase ministérielle à notre nature.

Nous avons toutes voyagé peu ou prou, les unes ont vu les Pyrénées avec leurs gaves tumultueux, les Alpes et leurs neiges ; nous avons contemplé ces pics inaccessibles qui se perdent dans le brouillard, et, en soupirant, nous nous sommes dit : Ah ! que ne puis-je atteindre ce sommet que personne n'a encore foulé de ses pas. D'autres ont longuement contemplé les plaines immenses où le soleil brûle l'audacieux qui tenterait d'en pénétrer l'ardente solitude, et elles ont soupiré en pensant : Quelle orgueilleuse joie, si je pouvais m'enfoncer dans cet inconnu que personne n'a encore pu par-

courir ! — Et les grottes merveilleuses que vous gâte le guide en vous disant que 3,000 personnes en ont fait résonner l'écho mystérieux depuis le printemps ! et ces gorges fameuses, et tous ces admirables spectacles de la nature, après le premier cri arraché par l'admiration, ne nous laissent-ils pas une amertume au cœur, amertume que l'on peut traduire par ces mots : Je ne suis pas arrivée la première.

Eh bien ! Nansen est arrivé le premier. Il y a eu un jour dans sa vie où, frappant le sol de son bâton de voyageur, il a pu dire à la terre qu'il foulait de ses pieds : Tu es à moi !

Il me semble que, ce jour-là, il a été payé de toutes ses peines. Qu'en pensez-vous ?

Hélas ! tout le monde n'est pas heureux dans ces efforts tentés. Alors que la France se levait pour saluer le triomphe du Norvégien, trois canots perdus sur l'Océan semaient de cadavres leur course horrible sur la crête des vagues furieuses. Qui n'a lu ces drames du *Saint-Nazaire*, perdu corps et biens ; un père, une mère, des enfants mourant les uns après les autres, les uns en pleine connaissance, les autres allant au devant de la mort emportés par les illusions d'un mirage mortel. Il faut avoir eu des êtres chers exposés à ces hasards de la tempête pour en comprendre toute l'horreur.

Et pendant que les eaux mal apaisées de l'Océan berçaient ces tristes dépouilles, sur notre belle terre de France, le printemps s'éveillait et revêtait sa parure, semant sa pluie de fleurs blanches, ses parfums de violettes et de muguet au vent tiède qui les apportait jusque sur le rebord de la fenêtre entr'ouverte. Il me semble que jamais je ne le vis plus ravissant, plus fleuri, plus doux, ce beau printemps de notre pays, et je termine par le mot d'un petit Parisien, qui, au lendemain du Jeudi de la mi-carême, au sortir du wagon qui le transportait en Normandie, voyant tomber autour de lui les pétales envolés d'un verger fleuri, s'écria avec admiration :

— Maman, des confetti !

C. DE LAMIRAUDIE.



## Pensées et Maximes

Dans les changements de fortune, les enrichis n'ont pas appris à être riches, et les riches à être pauvres.

(IOUBERT.)

---

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.

---